

LA VIE DE SAINT JEAN D'EGYPTE ANACHORETE

CHAPITRE PREMIER

De la demeure du saint. De son admirable manière de vivre. Du don de prophétie dont Dieu l'avait favorisée; et de ses miracles.

Afin de proposer à tous ceux qui désirent de s'avancer dans piété, un parfait exemple d'imitation, j'établirai pour principal fondement de l'ouvrage que j'ai entrepris, la vie admirable de Jean qui seul ne suffit que trop pour élever au comble de la vertu et exciter à la plus haute perfection les âmes religieuses, et qui se sont entièrement consacrées au service de Dieu.

Dans ce désert de la Thébaïde qui est proche de la ville de Lyc, j'ai vu cet homme si excellent, lequel demeurait sur une roche d'une montagne fort rude et fort élevée. Il était difficile d'y monter, et l'entrée de sa cellule était fermée et bouchée de telle sorte, que depuis qu'il y avait établi sa demeure à l'âge de quarante ans, jusques à celui de quatre-vingt dix ans qu'il avait lors que nous le vîmes, personne n'y était entré; mais il se laissait voir seulement par une fenêtre à ceux qui venaient vers lui, qu'il édifiait par ses entretiens de la parole de Dieu, ou les consolait par la sagesse de ses réponses sur les peines qu'ils avaient en l'esprit, et sur les doutes qu'ils lui proposaient. Nulle femme n'a jamais été le voir, et les hommes mêmes n'y allaient que rarement et en certain temps. Il permit que l'on bâtît au dehors une cellule assez raisonnable pour y faire reposer ceux qui le venaient trouver des pays fort éloignés, mais lui étant seul avec Dieu seul dans la sienne, ne cessait jour et nuit de s'entretenir avec lui et de lui adresser ses prières, acquérant ainsi par une entière pureté d'esprit ce divin bonheur qui est si fort élevé au dessus de nos pensées. Car plus il s'éloignait des soins de la terre et des entretiens des hommes, et plus Dieu s'approchait de lui; ce qui rendit son âme si éclairée qu'il obtint de notre Seigneur non seulement de connaître les choses présentes; mais aussi de prédire les futures; et il lui accorda si manifestement le don de prophétie, que les habitants de la ville d'où il était, et ceux de sa même province ne furent pas les seuls qu'il informa de l'avenir sur les demandes qu'ils lui proposèrent, mais il prédit souvent à l'Empereur Théodose les événements de ses guerres, et les moyens qu'il devait tenir pour remporter la victoire sur les tyrans à comme aussi toutes les irruptions que les barbares devaient faire tous ion règne dans les Provinces de l'Empire. Les Ethiopiens ayant fait des courses sur les troupes Romaines à l'entour de la ville de Cyrene qui est la première de la Thébaïde, du côté de l'Ethiopie, et ayant taillé en pièces plusieurs des nôtres et remporté quantité de butin, celui qui commandait les Romains, craignant de combattre à cause qu'il avait peu de soldats et que les ennemis au contraire en avaient un très grand nombre, il alla trouver ce serviteur de Dieu, qui lui dit en lui marquant un certain jour. *Allez sans rien craindre. Car vous demeurerez en ce jour victorieux de vos ennemis; vous vous enrichirez de leurs dépouilles, et recouvrirez celles qu'ils ont emportées.* Ce qui ayant été accompli, il lui prédit aussi qu'il serait extrêmement aimé de l'Empereur. Mais il se conduisait de telle sorte dans ces prophéties dont Dieu le favorisait, qu'il les attribuait plutôt à la grâce, que sa divine Majesté vouloir faire à ceux qui le consultaient, que non pas à ses mérites, disant que c'était pour l'amour d'eux, et non pas pour l'amour de lui que le Seigneur faisait ainsi connaître les choses futures.

Dieu fit voir aussi par son moyen une autre chose non moins admirable que celle que je viens de dire. Un Maître de camp qui allait lever des soldats, le vint trouver, et le conjura d'avoir agréable que sa femme eût la consolation de le voir, l'extrême désir qu'elle en avait, lui ayant fait pour ce sujet courir beaucoup de périls. Le Saint lui répondit que de tout temps il n'avait point accoutumé de voir de femmes; mais principalement depuis qu'il s'était enfermé sur cette roche dans cette cellule. Sur quoi ce Maître de camp continuant à le presser, et l'assurant que sa femme mourrait sans doute d'affliction, s'il ne lui accordait cette grâce, et qu'ainsi au lieu de l'extrême avantage qu'elle espérait recevoir de sa présence, il lui en couderait la vie; ce qu'il lui répéta diverses fois, en renouvelant toujours ses instances et ses prières. Le saint après avoir considéré quelle était sa foi et sa persévérance, lui dit : *Allez, votre femme me verra cette nuit sans néanmoins venir ici, et sans sortir de sa maison ni de son lit.* Ensuite de ces paroles cet officier se retira en passant et repassant en son esprit l'ambiguïté de cette réponse, qui ne donna pas moins de peine à sa femme qu'à lui, lors qu'il la lui eut rapportée. Mais quand elle fut endormie, homme de Dieu lui apparut en songe lui dit : *Ô femme, ta foi est grande, et m'oblige de venir ici pour satisfaire à ta prière. Je t'avertis néanmoins, de ne point désirer de voir le virage mortel et terrestre des serviteurs de Dieu;*

mais de contempler plutôt des yeux de l'esprit leur vie et leurs actions. Car la chair ne profite de rien et c'est l'esprit qui vivifie. Sache aussi que ce n'est point en qualité de juste et de prophète, ainsi que tu l'imagines; mais seulement en vertu de ta foi que j'ai eu recours à l'assistance de notre Seigneur, lequel t'accorde la guérison de toutes les maladies que tu souffres en ton corps. Tu jouiras donc toi et ton mari, à commencer d'aujourd'hui, d'une parfaite santé, et toute votre maison sera remplie de bénédictions, mais n'oubliez jamais tous deux ces bienfaits que vous recevrez de Dieu. Vivez toujours dans sa crainte, et ne désirez rien au delà des appointements qui sont à ta charge. Contente-toi aussi de m'avoir vu en songe, et n'en demande pas davantage. Cette femme s'étant éveillée, rapporta à son mari ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu, quel était l'habit du saint, quel était son visage, et, toutes les autres marques qui le pouvaient faire reconnaître. Ce qui l'ayant rempli d'étonnement, il retourna le trouver, et après avoir reçu sa bénédiction, et rendu grâces à Dieu, il s'en revint chez lui en paix.

Une autre fois un officier de l'armée l'alla trouver, ayant laissé sa femme grosse, laquelle accoucha le même jour qu'il arriva auprès de ce bienheureux homme, et était si malade qu'elle courait fortune de la vie. Sur quoi le saint lui dit : *Si vous saviez que Dieu vous a donné aujourd'hui un fils, vous lui en rendriez grâce; mais je vous apprends que sa mère est en grand péril. Dieu l'assistera néanmoins, et vous la trouverez guérie. Retournez-vous-en donc en diligence, et vous arriverez le septième jour de la naissance de votre fils. Faites-le nommer Jean; nourrissez-le chez vous jusques à sept ans, sans qu'il ait aucune communication avec les païens, et ce temps étant passé mettez-le entre les mains de quelques moines, pour l'élever dans une sainte et céleste discipline.*

Plusieurs le venant trouver tant de son pays que des pays étrangers, lors que l'occasion s'en offrait, il leur déclarait ce qu'ils avaient de plus caché dans le cœur; et quand ils avaient commis quelque péché en secret, il les en reprenait sévèrement en particulier, et les exhortait à s'en corriger, et à en faire pénitence. Il prédisait si le débordement du Nil serait grand ou médiocre et lors que les hommes étaient menacés de quelque vengeance divine, pour punition de leurs fautes, il les en avertissait auparavant; et leur faisait connaître quelle était la cause de ce châtement. Il guérissait aussi les maladies corporelles de ceux qui avaient recours à lui, dont il était si éloigné de tirer quelque vanité qu'il ne voulait pas seulement permettre qu'on lui amenait ces malades; mais se contentait de leur envoyer de l'huile qu'il avait bénie, dont ils n'étaient pas plutôt huilés, qu'ils étaient guéris de leurs maladies, quelles qu'elles pussent être.

La femme d'un sénateur étant devenue aveugle, elle conjura son mari de la mener vers l'homme de Dieu : à quoi lui ayant répondu, qu'il ne voyait jamais de femmes, elle le pria de lui faire au moins savoir quelle était la cause de son mal, et de le supplier de prier pour elle. Ainsi ce sénateur l'étant allé voir, le saint se mit en oraison pour cette dame, et bénit de l'huile qu'il lui envoya, dont ayant durant trois jours huilé ses yeux, elle recouvra la vue, et rendit grâces à Dieu. Mais il a fait tant d'autres miracles, que je ne finirais jamais, si je les voulais tous raconter. C'est pourquoi sans m'arrêter davantage à ce que j'ai appris du rapport d'autrui, il faut venir à ce que j'ai vu de mes propres yeux.

CHAPITRE 2

Rufin et six autres avec lui, vont voir le saint. De quelle sorte il les reçut, et guérit, l'un d'eux d'une maladie. Son extrême abstinence.

Nous étions sept de compagnie qui l'allâmes voir. Après que nous l'eûmes salué et qu'il nous eut reçus avec une extrême joie, il parla à chacun de nous le plus obligeamment du monde, et parce que la coutume d'Égypte est qu'aussitôt que quelques frères arrivent, ils s'unissent ensemble par le moyen de la prière, nous le suppliâmes de la faire, et de nous donner sa bénédiction. Sur quoi nous ayant demandé, si parmi nous il n'y en avait point quelqu'un qui fuit Ecclésiastique, et lui ayant tous répondu que non, il nous considéra les uns après les autres et connut qu'il y en avait un qui était diacre, ce que nous ignorions tous, excepté un de nous, auquel celui-là se confiait, parce qu'il ne désirait pas qu'on le su à cause qu'allant voir un si grand nombre d'hommes admirables, il voulait cacher par humilité cette dignité dont il était honoré, et passer pour être d'un ordre inférieur à ceux auxquels il se reconnaissait si inférieur en mérite. Mais quoi qu'il fût le plus jeune de la troupe, le saint ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il dit en le montrant du doigt : *Celui-ci est diacre*; ce que ce Diacre continuant de désavouer, il lui prit la main, la lui baisa, et lui parla en ces termes : *Mon fils, gardez-vous de désavouer la grâce que vous avez reçue de Dieu, de peur qu'un bien ne vous fasse tomber dans un mal, et l'humilité dans le mensonge. Car il ne faut jamais mentir non seulement à mauvais dessein; mais même sous prétexte d'un bien, et pour quelque sujet que ce puisse être puisque nul mensonge ne procède de Dieu; mais d'une mauvaise cause, ainsi que notre Sauveur nous l'apprend.* Ce Diacre ne lui répliqua rien, et reçut avec respect une correction si charitable.

Après que nous eûmes fait la prière, un de notre compagnie, qui était extrêmement tourmenté d'une fièvre tierce, supplia le serviteur de Dieu de le guérir. A quoi il lui répondit : *Vous désirez d'être délivré d'une incommodité qui vous est utile. Car de même qu'on nettoie les corps avec du sel, ou avec quelque chose semblable; ainsi les âmes sont purifiées par les maladies à ou autres semblables châtiments.* Il nous fit ensuite un grand discours sur ce sujet plein d'une doctrine toute céleste; et n'ayant pas laissé de bénir de l'huile, il la donna à ce malade, qui ne s'en fut pas plutôt huilé, qu'il vomit quantité de bile et recouvra une si parfaite santé, qu'il s'en retourna à pied au lieu où nous étions logés.

Le saint vieillard commanda ensuite qu'on nous rendît tous les devoirs d'humanité et d'hospitalité que nous pouvions souhaiter, prenant autant de soin de nous, comme il en prenait peu de soi-même. Car il ne mangeait qu'après vêpres, et fort peu : et il s'y était accoutumé par un si long et si continuel usage, que quand il l'aurait voulu il n'aurait pu faire autrement, tant son extrême abstinence l'avait rendu sec et atténué. Cette langueur dans laquelle il était réduit, faisait que sa barbe et ses cheveux étaient fort clairs à cause qu'ils manquaient de nourriture, et d'une humeur assez abondante pour les fortifier; et quoi qu'il fût alors âgé de quatre-vingt dix ans, comme je l'ai déjà dit, il continuait toujours à ne rien manger de cuit.

CHAPITRE 3

Excellent discours que leur fit le saint des moyens qu'il faut tenir pour bannir la vanité, et s'avancer dans toutes sortes de vertus.

Lors qu'après avoir ainsi ressenti les effets de sa charité, nous fûmes retournés auprès de lui, et que nous étions dans la joie de ce qu'il n'en avait pas moins témoigné à nous recevoir que si nous eussions été ses propres enfants, il nous pria de nous asseoir, et puis nous demanda d'où nous venions, et le sujet de notre voyage. A quoi lui ayant répondu que nous venions de Jerusalem pour voir ce que la renommée nous avait appris, afin d'en profiter pour notre salut, d'autant que les choses que nous connaissons par nos propres yeux, se gravent beaucoup plus profondément dans notre mémoire, que celles qui ne font que passer par nos oreilles, il ajouta en souriant, et avec un visage le plus tranquille du monde, tant son coeur était plein de joie : Je m'étonne, mes très chers enfants, que vous ayez voulu faire un si long chemin, puis que vous ne sauriez rien voir en nous voyant, qui mérite de prendre cette peine. Car nous sommes des hommes faibles et imparfaits, et qui n'avons rien en nous qui soit digne d'être recherché, ou admiré. Mais quand nous aurions des qualités qui pourraient répondre à l'opinion que vous en avez conçue, que serait-ce en comparaison de ce que vous pouvez apprendre des prophètes et des apôtres dans les saintes Ecritures qu'on lit dans toutes les églises de Dieu, afin que les hommes ne soient point obligés d'aller chercher dans les pays étrangers, et dans des provinces éloignées, les exemples sur lesquels ils doivent former leur vie; mais que chacun trouve chez soi, et dans lui-même, ce qu'il doit s'efforcer d'imiter ? C'est pour quoi je ne saurais assez m'étonner de ce que par le désir de vous avancer dans la vertu, vous avez avec tant de peine et d'affection traversé plusieurs provinces, et souffert de si grands travaux, vu que notre paresse et notre lâcheté est telle, que nous n'osons pas seulement sortir hors de nos cellules. Mais puisque vous estimez qu'il y ait quelque chose en nous, dont vous pourrez tirer de l'utilité je dois commencer par vous avertir de prendre garde, que dans ce dessein même de nous venir voir, et de souffrir de si grandes incommodités pour ce sujet, il ne se glisse quelque pensée de vanité, et qu'ainsi vous n'y soyez pas tant portés par le désir de profiter dans la vertu que par celui de vous élever au dessus des autres, en vous vantant d'avoir vu ceux qu'ils ne connaissent que par le rapport d'autrui.

La vanité est un péché si grand et si dangereux, qu'il est capable de faire tomber les âmes du comble de la perfection; c'est pourquoi je vous exhorte de l'éviter plus qu'aucun autre. Or il y en a de deux sortes. Car quelques-uns s'y laissent aller aussitôt après leur conversion, lors qu'ayant fait quelque pénitence, ou quelques aumônes, au lieu de croire qu'ils se sont seulement déchargés d'un fardeau qui leur était inutile, ils s'imaginent d'être plus parfaits que ceux à qui ils ont fait du bien; et l'autre espèce de vanité se voit en ceux qui étant arrivés dans une haute vertu n'en donnent pas tout l'honneur à Dieu; mais en attribuent une partie à leurs travaux à leur zèle; et ainsi en cherchant la gloire qui vient des hommes, ils perdent toute celle qui vient de Dieu. C'est pourquoi mes enfants, fuyons jusques aux moindres choses le péché de la vanité, de peur qu'il ne nous fasse tomber de la même sorte qu'il a fait autrefois tomber le diable.

Il faut aussi veiller très attentivement sur notre coeur et sur nos pensées, afin d'empêcher que nulle passion, nulle volonté dérégulée, nul vain désir et nulle autre chose de ce qui n'est pas selon Dieu, ne jette des racines dans notre coeur; puisque de ces racines naissent aussitôt mille distractions si fâcheuse et si importunes qu'elles ne cessent pas même quand nous prions, et n'ont point de honte de continuer lors que nous sommes en la présence de Dieu, et lui offrons des supplications pour notre salut; mais entraînent notre esprit comme captif; et bien qu'il semble par l'assiette de nos corps, que nous soyons fermes et immobiles dans l'oraison, nos sens et notre imagination nous rendent errants et vagabonds, et nous emportent vers d'autres objets. Il ne suffit donc pas d'avoir renoncé de bouche au siècle et aux oeuvres du Prince du siècle, ni d'avoir abandonné nos biens, nos terres et tout ce que nous possédions dans le monde; mais il faut aussi renoncer à nos propres imperfections et à tous les plaisirs vains et inutiles; puis que c'est d'eux que parle l'Apôtre lors qu'il dit : *Ce sont ces désirs vains et dangereux qui font tomber l'homme dans le précipice.* Et ainsi c'est renoncer au diable, et à ses oeuvres que de renoncer à ce que je viens de dire. Car il n'entre dans notre coeur que par le moyen de quelques péchés, et de quelques mauvais désirs, d'autant qu'il est la source de tous les péchés, comme Dieu est celle de toutes les vertus; et qu'ainsi s'il y a des péchés dans notre coeur, lorsque le diable qui en est l'auteur, se présente, ils lui font place comme tenant leur être de lui, et reçoivent ainsi que dans une maison qui lui appartient; d'où

vient que ces personnes ne sauraient jamais être dans la paix et dans le repos; mais sont toujours troublées, toujours inquiétées, et se laissent tantôt emporter de vaine joie, et tantôt abattre par une tristesse inutile, à cause qu'elles ont dans elles-mêmes un malheureux hôte à qui elles ont donné entrée par leurs passions et par leurs vices. Au contraire celui qui a véritablement renoncé au monde, c'est à dire qui a retranché et éloigné de son esprit toutes sortes de péchés, et n'a laissé aucune porte ouverte par où le diable puisse entrer en lui; celui qui réprime sa colère, qui dompte ses mouvements dérégés à qui fuit le mensonge, qui abhorre l'envie; qui non seulement ne médite point, mais ne veut pas même avoir la moindre mauvaise opinion de personne, qui rebute comme siennes les prospérités et les afflictions de son prochain, et qui se conduit de la même sorte en toutes choses : celui-là ouvre la porte de son âme au saint Esprit lequel y étant entré, et l'ayant remplie de lumière, on n'y voit que contentement, que joie, que charité, que patience, que douceur, que bonté et que tous les autres fruits que produit cet Esprit de consolation, ainsi que notre Seigneur nous le fait connaître dans l'Evangile par ces paroles : *Un bon arbre ne saurait porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons fruits; et ainsi on connaît par les fruits quels sont les arbres.*

Il y en a quelques-uns qui semblent avoir renoncé au siècle, et qui toutefois ne travaillent point à purifier leur cœur, à reformer leurs moeurs, à se corriger de leurs vices et à dompter leurs passions; mais tout leur soin va seulement à voir quelques-uns des saints pères, pour entendre d'eux des paroles excellentes qu'ils rapportent ensuite avec vanité, se glorifiant de les avoir apprises de ces serviteurs de Dieu; et s'il arrive que par ce moyen ils acquièrent quelque petite connaissance des choses saintes, ils conçoivent du mépris des autres, et veulent soudain passer pour docteurs, en enseignant non pas ce qu'ils ont pratiqué, mais ce qu'ils ont entendu dire et ce qu'ils ont vu. Ils aspirent aussi à la dignité du sacerdoce, et s'efforcent de s'élever dans l'ordre ecclésiastique, ne sachant pas que celui-là est moins coupable qui étant orné de grandes vertus, n'ose toutefois instruire personne, que celui qui étant accablé sous le poids de ses passions et de ses vices, entreprend de faire des leçons de vertu aux autres. Ainsi, mes enfants, il ne faut ni fuir entièrement la cléricature et le sacerdoce, ni les rechercher avec ardeur, mais il faut travailler à nous corriger de nos défauts, et à nous enrichir de vertus, et laisser à Dieu de choisir ceux qu'il veut appeler au sacerdoce ou à d'autres fondions pour son service. Car ce ne sont pas ceux qui s'y introduisent d'eux-mêmes, qui en sont dignes; mais ceux qu'il plaît à notre Seigneur de choisir.

La principale chose à quoi les âmes doivent travailler, est d'offrir à Dieu des oraisons si extrêmement pures, que leur conscience ne leur puisse rien reprocher, ainsi que notre Seigneur nous l'apprend dans l'Evangile par ces paroles : *Lorsque vous êtes en prière, si vous vous souvenez d'avoir reçu quelque déplaisir de votre frère pardonnez lui de tout votre cœur, puis que si vous ne le faites, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera point aussi vos fautes.* Si donc comme je l'ai déjà dit, nous nous présentons devant Dieu avec une conscience pure

et exempte de tous ces défauts et de toutes ces passions dont j'ai parlé, nous pourrons voir Dieu autant qu'il peut être vu en cette vie et élever vers lui dans nos prières l'oeil de notre entendement pour contempler sinon du corps et avec des regards sensibles, au moins de l'esprit par une connaissance intellectuelle celui qui est invisible. Car que rien ne se persuade de pouvoir contempler sa divine essence telle qu'elle est en elle-même, et ne forme pour cela dans son esprit quelque image qui ait du rapport à une figure corporelle. Que l'on ne s'imagine nulle forme en Dieu, ni aucunes limites qui le bornent, mais qu'on le conçoive comme un pur esprit, qui peut bien se faire sentir et pénétrer les affections de nos âmes; mais non pas être compris, être limité, ou être représenté par des paroles. Ce qui fait que nous ne devons approcher de lui qu'avec un profond respect, et une très grande crainte, ni le considérer par nos regards intérieurs que d'une telle manière que notre âme sache qu'il est infiniment élevé au dessus de toute la splendeur, de toute la lumière, de tout l'éclat et de toute la majesté qu'elle est capable de concevoir, quand même elle serait toute pure et exempte de toutes les taches et les souillures de la volonté corrompue.

Il faut que ceux qui font profession de renoncer au siècle et de suivre Dieu, travaillent principalement à ce que je viens de dire, suivant cette parole du psalmiste : *Apprenez et considérez que je suis le Seigneur.* Car celui qui le connaît autant qu'un homme le peut connaître, acquerra en fuite d'autres connaissances, et même des plus grands mystères, puisque plus son âme sera pure, et plus Dieu lui révélera de choses et lui découvrira ses secrets, parce qu'alors il le considérera comme son ami et comme il considère ceux dont notre Sauveur dit dans l'Evangile : *Je ne vous nomme plus mes profiteurs, mais mes amis,* et ainsi il lui accordera comme à un ami qui lui est très cher, l'effet de toutes ses demandes. Les anges

et tous les bienheureux esprits qui sont dans le ciel, le chériront aussi comme étant l'ami de leur Dieu et de leur maître : ils satisferont à tous ses désirs; et on pourra dire de lui véritablement : *Que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni aucune autre créature ne seront capables de le séparer de l'amour de Dieu qui réside en Jésus Christ.*

Ainsi, mes très chers enfants, puisque vous désirez de plaire à Dieu, et de vous faire aimer de lui, travaillez de tout votre pouvoir à vous éloigner de toutes sortes de vanités, de tous les vices de l'esprit, et de toutes les délices du corps. Sur quoi ne vous imaginez pas qu'il n'y ait autres délices corporelles, que celles dont on jouit dans le siècle, puis que ceux qui font profession de vivre dans la retraite et dans l'abstinence, doivent aussi mettre en ce rang tout ce dont ils useraient avec sensualité, quelque vil qu'il soit, et quoi que les plus austères ayant accoutumé d'en user. Car l'eau même et le pain peuvent passer en celui qui vit dans l'abstinence, pour des délices condamnables, s'il en use avec sensualité, c'est à dire, pour satisfaire, non pas à la nécessité de son corps, mais au dérèglement de son esprit.

Il faut donc nous accoutumer en toutes choses à purifier nos âmes. Ce qui a fait dire à notre Seigneur, pour nous apprendre à résister aux désirs de la volupté : *Entrez par la porte étroite. Car la voie large et spacieuse mené à la mort, et celle qui est étroite et serrée, mène à la vie.* Or notre âme marche dans la voie large, lors qu'elle satisfait à tous ses désirs : et elle marche dans la voie étroite quand elle y résiste.

Il n'y a point aussi de doute qu'en demeurant à l'écart, et en vivant dans la solitude, on peut avec beaucoup plus de facilité, acquérir ce détachement de toutes choses, puis qu'il arrive quelquefois qu'à l'occasion des survenants, et de la multitude de ceux qui vont et qui viennent, on se relâche dans la pratique de l'abstinence, et qu'ensuite on s'accoutume peu à peu à l'usage des délices; ce qui a fait même quelquefois tomber les hommes les plus parfaits, et a fait dire à David : Je me fuis éloigné en fuyant, et suis demeuré en solitude, pour y attendre le secours de celui qui me pouvait assister dans le découragement où j'étais, et me garantir de la tempête qui me menaçait.

CHAPITRE 4

Suite du discours du saint, où il leur raconte l'histoire déplorable d'un moine qui se perdit par la vanité.

Après que le saint nous eut fait un grand et très utile discours sur le sujet de la vanité et de plusieurs autres péchés, il ajouta : *Je veux aussi vous rapporter ce qui est arrivé depuis peu à un de nos frères, afin que cet exemple vous serve pour vous conduire avec encore plus de circonspection et de retenue.*

Il y avait parmi nous dans le désert proche d'ici un moine qui n'avait pour tout logement qu'une caverne. On ne saurait voir un homme plus austère qu'il était. Il ne vivait que du travail de ses mains. Il passait les jours et les nuits en oraison, et était éminent en toutes sortes de vertus. Mais tant d'excellentes qualités l'ayant enflé de vanité, il commença à se confier en ses propres forces, comme si elles avaient été la cause de son avancement dans une si sainte vie, et d'attribuer à soi-même ce qu'il ne devait attribuer qu'à Dieu seul.

Le tentateur des hommes voyant quelle était sa présomption, ne perdit point de temps pour l'aborder, et pour lui tendre des pièges. Un jour, sur le soir, il prit la figure d'une fort belle femme, qui comme errante dans ce désert, et lassée d'un travail insupportable, s'approcha de la porte de sa caverne, et feignant de n'en pouvoir plus, entra dedans, et se jeta à ses genoux, en le conjurant d'avoir pitié d'elle, et lui disant ces paroles : *Malheureuse que je suis ! la nuit ma surprise dans ce désert où j'étais venue pour me cacher. Permettez-moi donc, je vous supplie, de prendre un peu de repos dans un coin de votre cellule, afin que je ne devienne pas la proie des bêtes sauvages.* Ce moine du commencement, touché de compassion, la recrut dans sa caverne, et puis lui demanda la cause qui la faisait errer ainsi dans ce désert. Elle lui en dit des raisons fausses; mais bien inventées; et répandit dans la suite de tout son discours le poison de ses attraits, et le venin de ses flatteries, disant tantôt qu'elle était misérable, et tantôt lui faisant voir qu'elle n'était pas digne qu'il l'assistât. Ainsi elle toucha son esprit par la douceur si agréable de ses paroles, et gagna son affection par les charmes de celle qu'elle témoignait d'avoir pour lui. Des entretiens encore plus doux ayant succédé à ces premiers, des ris et des caresses s'y mêlèrent, et cette femme fut assez hardie pour porter ses mains à sa barbe et à son menton, sous prétexte d'une liberté respectueuse; et enfin elle passa jusques à lui embrasser la tête et le cou avec quelque sorte de privauté.

Que dira-je davantage ? Elle triompha de ce soldat de Jésus Christ et le rendit son esclave. Car il commença à sentir un très grand trouble en lui-même, et à être agité des mouvements impétueux d'une passion déréglée, sans que le souvenir de tous ses travaux passés et de sa sainte manière de vivre, fût capable de le retenir.

Il fit une malheureuse paix avec ce désir criminel qu'il ressentait en son coeur, et dans le secret de ses pensées, il contracta une maudite alliance avec une fausse volupté. Il perdit de telle sorte le jugement, qu'il baissa les épaules pour recevoir le fardeau qui le devait accabler. *Il devint semblable à des chevaux et à des mulets à qui n'ont ni esprit ni jugement;* et lorsqu'il se voulut porter à des embrassements impudiques, ce démon revêtu de la figure d'une femme, dont le corps fantastique n'était composé que d'air, s'évanouit entre ses mains, en jetant des hurlements épouvantables : et comme ce malheureux moine le poursuivait d'une manière honteuse, il le laissa plein de confusion, et ajouta à cette confusion une raillerie sanglante et cruelle. Une grande multitude de démons s'assembla pour affilier à ce spectacle, et en jetant de grands cris, et en s'éclatant de rire, ils faisaient ces reproches à ce misérable : *Ô toi qui t'élevais jusques au ciel ! comment est-il arrivé que tu sois tombe jusques dans l'enfer ? apprends donc que celui qui s'élève se trouvera, humilié.*

Ce malheureux ayant comme perdu le sens y et ne pouvant souffrir la honte où l'avait réduit une si grande tromperie, il se fit encore beaucoup plus de mal à lui-même qu'il n'en avait reçu des démons. Car au lieu de réparer la perte qu'il avait faite, au lieu de rentrer dans le combat avec plus de courage qu'auparavant, au lieu de satisfaire à Dieu, et d'effacer par les larmes, et par des actions d'humilité, la faute qu'il avait commise par son orgueil, non seulement il n'en usa pas ainsi, mais il se porta dans le désespoir. Il s'abandonna (comme dit l'Apôtre) à toutes sortes d'impuretés et de crimes; se rendit la proie du démon; il retourna dans le siècle, et évita la rencontre de toutes les personnes saintes; de crainte que quelqu'un par ses salutaires avertissements ne le retirait du précipice dans lequel il s'était jette, au lieu que s'il eût voulu rentrer dans sa première vie, et dans les exercices de la pénitence, il eût recouvré sans doute, et la grâce, et le mérite qu'il avait auparavant.

CHAPITRE 5

Suite du discours du saint où il leur parle de la conversion admirable d'un très grand pécheur.

Je veux vous raconter aussi ce qui arriva à un autre moine, qui fut tenté comme ce premier, mais qui ne se laissa pas comme lui malheureusement emporter à la tentation.

Dans la ville la plus proche du désert il y avait un homme, oui se plongeant dans toutes sortes de crimes menait une vie si infâme, qu'on n'en connaissait point qui l'égalait en méchanceté. La miséricorde de Dieu l'ayant touché du désir de faire pénitence, il se convertit et s'enferma dans un sépulcre, où il effaçait avec des ruisseaux de larmes les taches de tant de péchés, et demeurait jour et nuit le visage contre terre, sans oser seulement lever les yeux vers le ciel, ni nommer le nom de Dieu, ni proférer une seule parole; mais il ne faisait autre chose que pleurer et soupirer, et comme s'il eût été enterré tout vivant, il poussait de cette espèce d'enfer où il s' était enseveli, des gémissements et des sanglots.

Ayant passé toute une semaine en cette manière, les démons vinrent la nuit dans ce sépulcre, et commencèrent à lui crier : *Que prétends-tu faire, ô le plus méchant et le plus abominable de tous les hommes. Après que tu t'es plongé dans toutes sortes d'ordures et d'impuretés, prétends-tu maintenant d'être religieux et chaste ? Et après que tu as vieilli dans les crimes, et que tu n'as plus la force de les commettre, veux-tu passer pour chrétien, pour chaste, et pour pénitent, comme si après t'être saoulé de tous les péchés, tu pouvais espérer une autre place que celle qui t'est du parmi nous ? Tu nous appartiens, et tu ne saurais plus nous échapper. Retourne donc avec nous; et au lieu de perdre le temps qui te reste à vivre, emploie-le à jouir de toutes sortes de délices. Nous t'en préparons en abondance; nous te préparons des courtisanes parfaitement belles, et tous ces autres plaisirs qui te pourront faire goûter les plus grandes voluptés que l'on saurait éprouver dans la fleur de la jeunesse. Pourquoi t'accables-tu toi-même par des tourments vains et inutiles ? Pourquoi te livres-tu toi-même avant le temps à des supplices si cruels ? Et que pourrais-tu souffrir davantage dans l'enfer, que ce que tu te fais maintenant souffrir à toi-même ? Si la douleur t'est si agréable, aies un peu de patience, et tu n'en manqueras pas; mais jouis cependant de nos faveurs que tu as toujours trouvées si douces et si agréables.*

Ces malheureux esprits lui faisant plusieurs semblables reproches, il demeurait immobile sans les écouter et sans leur répondre la moindre parole. Sur quoi après qu'ils lui eurent dit diverses fois les mêmes choses et encore de pires, ils entrèrent dans une telle fureur de voir qu'il ne s'en émouvait point, et méprisait ainsi tous leurs discours qu'ils résolurent de le tuer, et le battirent si cruellement qu'ils le laissèrent pour mort; mais tant d'horribles tourments ne furent pas seulement capables de le faire sortir du lieu où il s'était prosterné pour prier Dieu.

Le lendemain quelques-uns de ses amis que leur seule affection avait portés à l'aller voir, le trouvèrent dans d'incroyables douleurs, dont lui ayant demandé la cause, et l'ayant apprise, ils le prièrent de leur permettre de le reporter chez lui, afin de le faire traiter; mais il ne s'y pût jamais résoudre. Il demeura toujours au même lieu. La nuit suivante les démons le traitèrent encore plus cruellement; mais cela ne fut pas non plus capable de le faire partir de là, disant qu'il aimait beaucoup mieux mourir, que d'obéir aux démons, comme il avait fait autrefois. La troisième nuit d'après une grande multitude de ces malheureux esprits se jetèrent encore sur lui, et avec une rage non pareille l'accablèrent de douleurs et de tourments.

Son corps succombant sous tant de peines, son esprit par une confiance invincible résistait toujours néanmoins à la violence, et à la tyrannie des démons; ce qui les contraignit de crier haute voix : *Tu nous as vaincus ! tu nous as vaincus !* et aussitôt comme étant chassés par quelque puissance céleste, ils s'enfuirent sans avoir jamais depuis osé tendre des pièges à ce serviteur de Dieu, ni lui faire sentir les effets de leur impiété et de leur malice; et il fit un tel progrès dans la vertu; il para son âme de tant d'oeuvres excellentes, et fut rempli d'une grâce du ciel si extraordinaire, que toute cette contrée le regardait comme un ange, disant quasi tous d'une voix : *Un changement si extraordinaire ne peut avoir été fait que par la main du Très-haut.*

Combien y en a-t-il eu, qui s'étant déjà portés dans le désespoir, ont recouvré par son exemple l'espérance de leur salut, et sont rentrés dans la confiance de se convertir qu'ils avaient perdue ? Combien y en a-t-il eu, qui par l'admiration de cette grâce si merveilleuse qu'il avait reçue de Dieu, se sont retirés de l'abîme de leurs péchés, et par un heureux

changement se sont formés à la vertu, d'autant qu'après une conversion si extraordinaire, rien n'a plus passé pour impossible ? Car il ne s'était pas seulement corrigé de tous ses vices, et ne s'était pas seulement avancé dans toutes fortes de vertus, mais on voyait aussi reluire en son âme une très grande grâce de Dieu, dont il ne faut point de meilleure preuve ni de la grandeur de ses mérites, que les prodiges et les miracles qu'il a faits. Ainsi vous voyez que l'humilité et la conversion des moeurs produisent toutes sortes de biens, comme au contraire la vanité et le désespoir causent la ruine et la mort des âmes.

CHAPITRE 6

Suite du discours du saint, où il leur raconte l'histoire d'un moine, qui après une vie admirable s'étant laissé emporter de vanités, fut sur le point de se perdre, et se releva de cette chute par une très grande pénitence.

Or pour éviter le péril de ces dangereuses chutes, pour attirer la grâce de notre Seigneur, et pour acquérir une plus particulière connaissance de la divinité, il est extrêmement utile de demeurer dans la solitude, et dans le plus profond du désert; ce que j'estime que les exemples et les effets que je vous en vais rapporter, vous feront beaucoup mieux comprendre que mes paroles.

Un anachorète qui demeurait dans le lieu le plus reculé de tout ce désert, y ayant passé plusieurs années dans une vie très austère, et commençant à vieillir, son âme se trouva parée des plus excellentes vertus, et élevée au comble des plus hautes perfections que peut acquérir un moine. S'employant donc ainsi tout entier au service de Dieu par les oraisons qu'il lui adressait, et les hymnes qu'il chantait à sa louange, ce bon maître après avoir considéré, que quoi qu'il fût encore revêtu d'un corps mortel, il ne paraissait rien dans sa vie que de spirituel et d'angélique, il prépara des récompenses à cet ancien et vaillant soldat, estimant qu'il était juste de nourrir d'une viande céleste dans le désert, celui qui était continuellement en faction et en sentinelle pour le service d'un Roi céleste.

Dieu voulant donc dès ce monde récompenser la fidélité de ce moine, il le déchargea du soin de ce qui regardait sa nourriture, et pourvût par sa providence. Ainsi lors qu'il était pressé de la faim, il trouvait sur sa table, en entrant dans sa caverne, un pain d'une bonté admirable, et d'une blancheur nom pareille, dont après avoir mangé et rendu grâces à notre Seigneur, il recommençait à chanter des hymnes et à faire des prières. Dieu le favorisa aussi de révélations, et lui fit connaître plusieurs choses à venir.

Mais grands et heureux progrès lui donnant quelque sentiment de vanité, comme s'ils eussent été dus à ses mérites, et attribuant à sa bonne vie la cause des bienfaits qu'il ne tenait que de la pure libéralité de Dieu, il commença aussitôt d'entrer dans un relâchement d'esprit, si petit néanmoins qu'il ne s'en pouvait presque apercevoir, et passa ensuite dans une plus grande négligence, qui le rendit moins prompt à chanter des hymnes et plus paresseux à prier. Il ne récitait plus aussi les psaumes avec la même attention qu'il avait accoutume; mais après avoir pratiqué quelque chose de ses exercices ordinaires, son esprit comme lassé d'un trop grand travail, se hâtait d'aller chercher du repos, parce qu'ayant changé ses bons sentiments en de mauvais à il était tombé d'un état très élevé dans un très bas, et que ses pensées l'entraînaient dans le précipice; quelques-unes de déshonnêtes s'étant déjà glissées dans les replis les plus cachés, de son coeur.

Mais tout de même que le courant d'une rivière, qui avait été secondé par l'effort des rames, ne laisse pas d'emporter le bateau encore que l'on cesse de ramer, ainsi cet homme était porté par son ancienne habitude à ses exercices ordinaires; ce qui le faisait paraître tel qu'auparavant. Ayant donc après vêpres, au sortir de la prière, été chercher à manger comme de coutume, il entra dans le lieu où ce secours de Dieu ne lui manquait point, et trouva comme auparavant un pain sur la table, dont ayant mangé, il ne pensa nullement à purifier son âme; il ne s'aperçut point du malheur d'un changement si funeste, et ne comprit point qu'en méprisant les petites choses, il tomberait peu à peu dans les plus grandes.

Il se sentit ensuite piqué jusques dans le fond du coeur des égaillons de la volupté, embrasé des flammes impudiques d'un amour infâme et emporté du désir de retourner dans le siècle. Il se fit néanmoins violence durant tout ce jour, chanta des hymnes, et fit ses prières à l'ordinaire et lors qu'il fut entré dans sa caverne pour manger, il trouva bien un pain sur la table; mais non pas si blanc que de coutume; ce qui l'ayant rempli d'étonnement il devint triste, parce qu'il comprit assez que ce prodige le regardait, et ne laissa pas néanmoins de manger. Trois jours après, il se trouva pressé de ces malheureux sentiments avec une violence incomparablement encore plus grande. Car son imagination fut si forte, qu'il se persuada de voir véritablement une femme, et de s'être abandonné dans le dernier dérèglement. Il ne laissa pas néanmoins le lendemain de chanter des psaumes, et de prier ainsi qu'il avait accoutumé, mais avec les yeux égarés, et un esprit plein de trouble et d'inquiétude. Lors qu'après vêpres il fut entré dans sa caverne pour y chercher à manger, il trouva un pain sur la table; mais très sale, très sec, et comme rongé de tous côtés par des souris et par des chiens. Alors il commença à soupirer et à répandre des larmes, qui ne procédaient pas de telle sorte du coeur, ni en telle abondance, qu'elles pussent éteindre les flammes d'un si grand

embrasement. Il mangea néanmoins de ce pain, mais non pas tant qu'il eût désiré, et n'y trouva pas le même goût; et ses pensées comme une multitude de barbares l'assiégeant de tous côtés, et faisant pleuvoir sur lui comme une grêle de flèches, entreprirent de le mener tout lié et garrotté dans le siècle.

Il se leva donc et se mit la nuit en chemin à travers le désert, pour s'en aller à la ville, qui se trouva être encore fort éloignée de lui lorsque le jour vint à paraître. Se sentant brûlé de l'excessive chaleur, et accablé de lassitude dans ce désert, après s'être tourné de tous côtés, il commença à regarder s'il n'y avait point proche de là quelque monastère, et ayant aperçu une cellule où des moines demeuraient, il s'y en alla pour s'y reposer. Aussitôt que ces serviteurs de Dieu l'aperçurent, ils coururent au devant de lui, et le reçurent comme ils auraient reçu un ange. Ils lui lavèrent les pieds; ils le prièrent de venir à l'oraison, ils lui préparèrent à manger, et s'acquittèrent ainsi de tous les devoirs de la charité, selon le précepte de notre Seigneur. Après qu'il eut mangé, et se fut un peu reposé, ils lui demandèrent selon la coutume, ainsi qu'à un père très savant et très intelligent dans les choses spirituelles, qu'il lui plût de leur faire quelque discours de piété, et de leur donner des instructions qui pussent servir à leur salut, comme aussi de leur enseigner les moyens de se garantir des embûches du démon, et de chasser les sales pensées qu'il jette quelquefois dans les esprits. Se trouvant ainsi obligé de donner des instructions à ces moines, de leur enseigner le chemin pour arriver au salut, et de leur parler des pièges que les démons tendent aux serviteurs de Dieu pour les faire tomber, et pour les perdre, il les en instruisit pleinement, et se trouva lui-même si touché des sentiments d'un véritable repentir, qu'étant revenu à foi, il dit dans son coeur : Comment se peut-il faire que j'enseigne à autrui les moyens de se garantir des tromperies du démon, et que je me laisse tromper moi-même, et comment me mêlai-je de corriger les autres, en ne me corrigeant pas le premier ? Va misérable, commence par pratiquer ce que tu enseignes.

Usant de ces paroles contre lui-même, et reconnaissant qu'il s'était malheureusement laissé vaincre, il dit adieu à ces moines, prit sa course vers le désert, et retourna dans sa caverne, où en se prosternant devant Dieu en oraison, il proféra ces paroles : *Si le Seigneur n'était venu à mon secours, mon âme était sur le point d'être précipitée dans l'enfer.* Il ne s'en est quasi rien fallu que je ne sois tombé en toutes sortes de péchés; mais j'ai vu accomplir sur mon sujet ce que nous lisons dans l'Ecriture : *Le frère qui assiste son frère, sera élevé comme une forte puissante ville. Le frère qui assiste son frère, sera comme une ville bien rembarée, et ses résolutions seront aussi fermes que les gonds des portes des villes.*

Ce moine voyant ensuite qu'il avait perdu par sa faute la faveur de cette nourriture céleste, dont Dieu le favorisait auparavant, il passa tout le reste de sa vie dans la douleur et dans les larmes, et recommença à manger son pain avec travail, et à la sueur de son visage. Il s'enferma dans cette caverne, et y demeura dans la cendre et dans le cilice, en pleurant, en soupirant, et en priant, jusques à ce qu'un ange lui vint dire : *Le Seigneur a reçu votre pénitence, et vous sera encore favorable; mais prenez garde à ne vous plus laisser tromper par la vanité; et lors que les frères que vous avez instruits viendront vous remercier, et vous donner des bénédictions, ne refusez pas de les recevoir; mais mangez avec eux, et rendez avec eux des actions de grâces à Dieu.*

CHAPITRE 7

Conclusion du discours du saint; et sa mort.

Je vous ai dit toutes ces choses, mes chers enfants, afin de vous faire connaître qu'il n'y a rien qui nous puisse mettre en si grande assurance que l'humilité, ni rien qui nous puisse faire tomber si dangereusement que l'orgueil; ce qui fait que notre Sauveur voulant nous apprendre quelles sont les véritables béatitudes, a commencé par l'humilité, en disant : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car ils posséderont le royaume du ciel.* Je vous ai aussi rapporté ces exemples pour vous obliger à vous mieux tenir sur vos gardes, de peur que les démons ne vous trompent par de vaines et de mauvaises pensées. Et ce qui fait que les moines, lorsque quelqu'un les vient voir, soit hommes ou femmes, jeunes ou vieux, amis ou étrangers, observent inviolablement de prier Dieu avant toutes choses, c'est afin de dissiper par l'invocation du nom du Seigneur les illusions des démons, s'ils nous en faisaient quelques-unes; et s'il arrive qu'ils présentent à votre esprit des sujets dont vous puissiez tirer quelque vanité ou quelque louange, gardez-vous bien de vous y laisser emporter; mais au contraire, humiliez-vous d'autant plus en la présence de Dieu, et considérez-vous comme n'étant qu'un pur néant.

Ces esprits malheureux m'ont souvent tenté durant la nuit, sans me permettre, ni de prier, ni de prendre le moindre repos, tant ils me remplissaient l'esprit et l'imagination de divers fantômes; et le matin, comme pour se moquer de moi, ils se prosternaient à mes pieds, et me disaient : *Pardonnez-nous, mon père, la peine que nous vous avons donnée durant toute cette nuit.* Sur quoi je leur répondais : *Eloignez-vous de moi, vous tous qui ne faites que du mal; et ne tentez pas davantage ceux qui sont à Dieu.*

Prenez donc plaisir, mes enfants à demeurer dans le silence et dans ce le repos. Travaillez à acquérir la connaissance de la piété; et occupez-vous dans des pensées toutes saintes, afin de pouvoir par de fréquentes méditations élever vos esprits à Dieu, avec une conscience pure, qu'ainsi vos oraisons ne soient point interrompues par d'autres objets. Car encore que ceux d'entre les personnes du monde qui s'emploient à de bonnes oeuvres fassent fort bien, et qu'il y ait sujet de croire qu'ils agissent avec bonne intention, lorsqu'ils s'occupent en des actions saintes et pieuses, soit en pratiquant hospitalité, ou en rendant à leur prochain des services charitables, ou en exerçant la miséricorde, ou en visitant les affligés, ou en pratiquant des oeuvres semblables dans lesquelles en faisant du bien aux autres, ils ne s'oublient pas eux-mêmes. Encore, dis-je, que ces personnes soient fort louables, puis que par ces moyens ils plaisent à Dieu et qu'après avoir ainsi exécuté ses commandements, ils ne rougiront point devant sa Face. Néanmoins toutes ces choses se pratiquant par des voies terrestres, n'ayant que des objets périssables, celui qui s'occupe aux exercices de l'esprit, et cultive dans soi-même des sentiments tout divins et tout célestes, est de beaucoup préférable à eux, puisqu'il prépare un lieu dans son âme, pour y recevoir le saint Esprit, qu'oubliant presque toutes les choses terrestres et passagères, il ne porte les soins que vers celles qui sont célestes et éternelles, puisqu'il se tient sans cesse en la présence de Dieu, et que laissant derrière soi, tous les intérêts des choses présentes, son coeur n'est touché et enflammé que du seul amour de Dieu, aux louanges duquel il s'occupe de telle sorte qu'il ne se peut passer ni jour ni nuit de chanter des hymnes et des psaumes.

Le bienheureux Jean nous ayant durant trois jours entiers entretenus de ce que je viens de dire et d'autres choses semblables, il fortifia nos âmes par cette sainte nourriture, et les renouvela en quelque sorte; et lorsqu'après avoir reçu sa bénédiction, nous voulûmes prendre congé de lui, il nous dit : Allez en paix, mes enfants et sachez qu'aujourd'hui sont arrivées à Alexandrie les nouvelles de la victoire que le religieux prince Théodose a remportée sur le tyran Eugene, mais cet excellent empereur mourra bientôt d'une mort naturelle; ce qu'après l'avoir quitté, nous sûmes être arrivé ainsi que le saint l'avait prédit; et à peu de jours de la quelques frères qui nous vinrent joindre, nous apprirent que ce grand serviteur de Dieu s'était reposé en paix, et que sa mort était arrivée en cette sorte : Il passa trois jours de suite sans se laisser voir à personne, et, étant à genoux et en oraison, il rendit l'esprit, et s'en alla ainsi jouir de la présence de Dieu, auquel gloire soit rendue en tous les siècles des siècles. Amen.

PALLADE EVEQUE D'HELENOBLE

ayant vu presque tous les mêmes moines que Rufin, et ayant écrit d'eux les mêmes choses, je n'ai pas estimé les devoir traduire, puisque ce ne serait que les répéter inutilement. Ainsi je me contenterai d'ajouter à cette vie de saint Jean d'Égypte, ce qui se passa de particulier entre lui et Pallade, lors qu'il fut le visiter. Et quand je traduirai les vies écrites par Pallade, je mettrai seulement celles dont Rufin n'a point parlé.

CE QUE PALLADE EVÊQUE D'HELENOBLE

écrit du même saint Jean d'Égypte et qui n'est point dans Rufin.

Nous étions sept moines étrangers dans la solitude de Nitrie, entre lesquels étaient les bienheureux Evagre, Albin et Ammon. Comme nous désirions de savoir au vrai quelle était l'éminence de la vertu de ce grand personnage Jean, le bienheureux Evagre nous dit : *J'aurais grande joie d'apprendre quel est ce saint homme, par quelqu'un qui fût capable de discerner son esprit, et sa manière d'oraison. Car si je puis être assez particulièrement informé de lui, je l'irai trouver, sinon je me dispenserai d'aller jusqu'à sa montagne.* Ayant entendu ces paroles je demurai un jour en repos, et le lendemain sans en rien dire à personne je fermai ma cellule, puis m'étant recommandé à Dieu, et la lui ayant laissée en garde, je partis pour aller en la Thébàïde. Après dix-huit journées de chemin que je fis partie à pied, et partie en bateau sur le Nil, qui était lors dans le temps de son accroissement; durant lequel plusieurs personnes tombent malades, ainsi qu'il m'arriva comme aux autres, j'arrivai enfin au lieu où demurait ce saint personnage. Je trouva sa cellule fermée, et sus que le logement qui était sur le derrière, et qui pouvait tenir environ cent personnes, avait été bâti par les moines qui étaient alentour de lui, lesquels le fermaient à clef, et ne l'ouvraient que le samedi et le dimanche. Ayant appris la raison qui les obligeait à en user de la sorte, je demurai dans le silence jusqu'au samedi, et alors étant entré sur les huit heures, je les trouvai tous assemblés, et vis le saint à sa fenêtre, au travers de laquelle il consolait ceux qui s'en approchaient. Après m'avoir salué, il me dit par un interprète : *De quel pays elles-vous, mon fils, et quel sujet vous amène ? Car si je ne me trompe vous êtes du monastère d'Evagre.* Je lui répondis que j'étais un étranger originaire de Galacie, et lui avouait que je vivais sous la discipline d'Evagre.

Comme nous parlions de la sorte, le gouverneur de cette Province nommé Alype étant entré et s'étant approché de lui en grande hâte, il cessa de me parler et m'étant un peu reculé, je leur donnai lieu de s'entretenir. Leur conversation ayant duré fort longtemps, cela me fâcha; et me porta à murmurer contre ce vénérable vieillard, de ce qu'il m'avait méprisé, pour rendre honneur à un autre; et j'avais dessein de le quitter et de m'en aller. Sur quoi le saint appelant son interprète, nommé Theodore, lui dit : *Allez dire à ce frère qu'il n'entre point en impatience, et que je m'en vas tout à cette heure renvoyer le gouverneur et puis lui parler.* Le gouverneur étant sorti, il m'appela et me dit : *Pourquoi vous êtes-vous fâché contre moi, et quel sujet avez-vous eu de vous offenser, et de m'accuser en vous-même, de choses dont je ne suis nullement coupable, et qui sont indignes de vous ? Ne savez-vous pas qu'il est écrit que ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin ? Je puis parler à vous quand je veux, et vous à moi; et si je manque à vous consoler, il y a d'autres pères, et d'autres frères qui le peuvent faire, mais celui qui vient de partir d'ici, étant engagé sous la puissance du démon, dans les affaires temporelles où il s'occupe, et étant venu à moi pour recevoir quelques avis salutaires dans ce peu de temps qu'il a eu pour respirer, ainsi qu'un esclave qui fuit la domination d'un maître fâcheux et insupportable, quelle apparence y avait-il que je le quittasse pour parler à vous, qui vous occupez continuellement à ce qui regarde votre salut ?*

Ayant ensuite supplié le saint de prier pour moi, il me fut aisé de juger par sa réponse que c'était un homme très éclairé. Car après m'avoir donné un petit soufflet, avec une gaieté douce et agréable, il me dit : *Vous n'êtes pas exempt de beaucoup de peines, et vous avez soutenu de grands combats dans la pensée de quitter votre solitude; mais la crainte d'offenser Dieu vous a retenu. Le démon vous agite et vous tourmente, et ne manque pas d'alléguer sur cela des raisons apparentes et des prétextes de piété. Car il vous représente le regret que votre père a de votre absence, et que votre retour servirait à porter votre frère et votre soeur à entrer en religion. Mais je vous annonce une bonne nouvelle en vous assurant que l'un et l'autre sont en sûreté, puis qu'ils ont renoncé au monde; et que votre père vivra encore sept ans. Demeurez donc avec un coeur ferme et confiant dans la solitude et ne pensez plus à retourner pour l'amour d'eux en votre pays, puis qu'il est écrit :*

Celui qui après avoir mis la main à la charrue, tourne la tête en arrière n'est pas propre au Royaume de Dieu.

Ce discours m'ayant consolé et fortifié, je rendis grâce à Dieu, de ce que ces prétextes dont je me sentais pressé, étaient cessés. Le saint me dit aussi ensuite avec la même gaieté : *Désirez-vous d'être évêque ? Nullement,* lui répondis-je : *parce que le mot d'évêque, ne signifiant qu'un intendant et un surveillant, je le suis déjà.* – *En quel lieu ?* me répartit-il ? *En la cuisine,* lui répliquai-je, *en la dépense, en la cave, et à la table. Je veille avec soin sur toutes choses : je mets à part le vin qui s'aigrit. Je fais boire celui qui est bon; et je fais la même chose en ce qui est de la marmite, où je mets du sel et d'autres assaisonnements, lors qu'il y en manque, et puis j'en mange. Voilà quel est mon épiscopat, et l'intendance que ma délicatesse m'a fait choisir.* – *Cessez de railler ainsi,* me dit le Saint en souriant. *Car il vous arrivera que vous serez un jour évêque, et que vous souffrirez beaucoup de travaux et d'afflictions. Que si vous désirez donc de les éviter, ne sortez point de la solitude, puisque tandis que vous y demeurerez, personne ne vous peut ordonner évêque.*

Ces paroles s'étant effacées quelque temps après de ma mémoire, et me trouvant au bout de trois ans travaillé d'un mal de rate et d'estomac qui donna sujet d'appréhender que je ne devinsse hydropique, les moines avec qui j'étais m'envoyèrent en Alexandrie, d'où par l'avis des médecins je passai en la Palestine, dont l'air plus pur et plus subtil, avait davantage de rapport avec mon tempérament. De la Palestine je vins en Bithynie, où soit par des mouvements humains, ou par l'ordre de la divine providence, je ne sais lequel c'est des deux, Dieu le sait, je fus jugé digne d'être appelé à la dignité d'évêque, si élevée au dessus de mes forces, selon que le saint me l'avait prédit; et ayant passé depuis onze mois entiers dans une cellule fort obscure, il me souvint de ses paroles qui avaient été suivies de l'effet.

Il me dit aussi, à dessein sans doute de me porter à souffrir patiemment la solitude. Il y a quarante ans que je suis dans cette cellule; et durant ce temps je n'ai vu une seule femme, je n'ai vu une seule pièce de monnaie, je n'ai vu manger personne, et personne ne m'a vu V ni manger ni boire.